

## CONTENU REPRÉSENTATIONNEL ET CONTENU PHÉNOMÉNAL

Toute réflexion philosophique sur la perception se heurte d'emblée au fait que celle-ci, tel Janus, semble avoir deux visages. D'un côté, on peut définir la perception comme un processus objectif d'extraction et de traitement d'un type particulier d'information, au moyen duquel un organisme se trouve en situation de détecter la présence de certains traits saillants de son environnement et de prendre connaissance d'une partie des événements qui s'y déroulent. De l'autre, toute perception est une forme d'expérience et se présente comme une suite d'états internes dotée d'une dimension subjective qui lui est propre, au sein de laquelle les choses nous apparaissent d'une certaine façon ou « sous un certain aspect ». C'est, à l'évidence, l'une des tâches essentielles de la philosophie (et de la psychologie) de la perception que de rendre compte conjointement de ces deux aspects du phénomène perceptif et de préciser la nature exacte de leurs liens. Sans doute s'agit-il déjà là d'une tâche suffisamment difficile en soi. Mais la difficulté se trouve bien entendu accrue si, comme de nombreux philosophes contemporains, on adopte, sur la notion d'intentionnalité en général, et sur celle d'intentionnalité perceptive en particulier, une perspective *naturaliste*. Et elle se fait singulièrement aiguë si, parmi diverses formes possibles de « naturalisation » de l'intentionnalité, l'on choisit la voie qui consiste à tenter de rendre compte des propriétés sémantiques des états mentaux en termes de relations causales ou informationnelles<sup>1</sup>

---

1. Je prends le mot « information », cette fois, au sens que lui donne un auteur comme Dretske – c'est-à-dire, pour le dire vite, au sens où un signal S est porteur de l'information que *a* est F si et seulement s'il existe une relation causale ou une corrélation de caractère nomique entre le fait qu'un *a* est F et l'occurrence de S.

avec les états de choses, les événements ou les propriétés physiques dont ces états mentaux constituent la représentation. La difficulté, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ne tient pas tant au fait que la notion d'expérience perceptive est en principe plus large que celle de perception proprement dite, dans la mesure où elle est censée recouvrir aussi bien le cas de l'expérience hallucinatoire que celui de la perception véridique ou de l'illusion perceptive partielle : après tout, il ne s'agit là que d'une version un peu particulière du problème de la « méprise représentationnelle » (*misrepresentation*), qu'il est sans doute possible de résoudre, d'une part, en combinant, comme le suggère Dretske lui-même, des idées comme celles de covariance causale ou de lien informationnel avec des idées d'ordre téléologique, et, d'autre part, en distinguant soigneusement entre la relation causale ou contextuelle qui détermine l'existence et la nature de l'*objet* de l'expérience perceptive et la relation de covariance qui en détermine le *contenu*, c'est-à-dire la façon dont cet objet est représenté. La difficulté tient plutôt au fait que l'expérience perceptive elle-même semble présenter à son tour deux visages distincts<sup>2</sup> – encore que tout le problème soit précisément de savoir s'il y a lieu réellement de les opposer. Si la perception est, comme on l'a dit souvent, ce phénomène hybride qui se situe à mi-chemin de la sensation et du jugement, c'est que, comme le jugement ou la croyance, elle est un état intentionnel dont on peut, en première approximation, caractériser le contenu en disant qu'il consiste au moins pour partie dans la représentation d'un ou plusieurs objets comme possédant tel ou tel ensemble de propriétés, mais qu'en même temps, à l'instar des sensations dites « internes », elle est un état phénoménal ou qualitatif, individué lui-même par l'impression (ou, pour parler comme Thomas Nagel, par l'« effet »)<sup>3</sup> que cela fait d'avoir l'expérience en question.

Comment articuler ces deux dimensions de l'expérience perceptive ? La question, on le sait, est au cœur du débat qui oppose de façon plus générale, dans la philosophie contemporaine, deux conceptions radicalement opposées de l'expérience consciente. Selon la première conception, que l'on peut en ce sens qualifier de « représentationnelle »<sup>3</sup>, le contenu proprement phénoménal de

---

2. J. Dokic, « Perception », in O. Houdé et al., *Vocabulaire des sciences cognitives*, Paris, PUF, 1998.

3. Cf. F. Dretske, *Naturalizing the Mind*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1995 ; W. Lycan, *Consciousness and Experience*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1996 ;

l'expérience ne fait qu'un avec son contenu intentionnel. Pour les partisans de la théorie dite « phénoméniste »<sup>4</sup>, la qualité subjective de l'expérience perceptive ne saurait tenir uniquement à l'image qu'elle nous donne du monde, de sorte qu'il convient d'opérer, au contraire, une distinction entre les propriétés représentationnelles de l'expérience perceptive et ses propriétés intrinsèques. À supposer que l'on choisisse de faire usage du mot *quale*, comme le proposent certains auteurs<sup>5</sup>, pour désigner cet aspect qualitatif de l'expérience sensorielle qui ne semble pas, du moins à première vue, réductible à sa dimension intentionnelle, on pourrait être tenté de dire que le débat porte tout simplement sur l'existence même des *qualia*. Je ne suis pas sûr, toutefois, que cette façon de décrire la nature de la controverse entre « représentationnalistes » et « phénoménistes » soit réellement appropriée, dans la mesure où elle a pour conséquence d'effacer la distinction qu'il importe d'établir, au moins en principe, entre les philosophes qui entendent simplement rendre compte de la dimension proprement qualitative de l'expérience en termes représentationnels et ceux qui vont jusqu'à nier complètement son existence (D. Dennett). Aussi me paraît-il préférable de formuler le débat en disant qu'il oppose en réalité deux conceptions différentes de la nature des *qualia*. En vertu de la première, la notion de *quale* ne se distingue pas de la notion d'apparence perceptive : les qualités proprement phénoménales des états perceptifs se confondent en ce sens avec les propriétés phénoménales des objets perçus. Selon la seconde, les *qualia*, au contraire, constituent autant de caractéristiques non intentionnelles des états perceptifs et correspondent à ce que Christopher Peacocke appelait en 1983, dans *Sense and Content*, les propriétés « sensationnelles » (par opposition aux propriétés « représentationnelles ») de l'expérience perceptive. À mon sens, aucune de ces deux conceptions n'est pleinement satisfaisante<sup>6</sup>. Le

---

J. McDowell, « The Content of perceptual Experience », *Philosophical Quarterly*, avril 1994 ; M. Tye, *The problems of Consciousness*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1995.

4. N. Block, « Consciousness », in S. Guttenplan (éd.), *A companion to the Philosophy of Mind*, Oxford, Basil Blackwell, 1994 ; C. McGinn, *The Problem of Consciousness : Essay towards a resolution*, Oxford, Basil Blackwell, 1994 ; C. Peacocke, *Sense and Content*, Oxford, Oxford University Press, 1983.
5. N. Block, « Mental Paint and Mental Latex », *Philosophical Issues*, n° 7, 1996, p. 19-50.
6. F. Clementz, « Qualia et contenus perceptifs », in J. Proust (éd.), *Perception et Intermodalité. Approches actuelles de la question de Molyneux*, Paris, PUF, 1997.

but du présent essai est d'indiquer les raisons qui m'amènent à penser, en particulier, qu'aucune d'entre elles n'est véritablement en mesure de relever le défi que constitue, pour toute théorie causale ou informationnelle (et plus généralement pour toute théorie *externaliste*) du contenu mental, la double dimension – représentationnelle et phénoménale – de l'expérience perceptive.

## Externalisme et contenu perceptif

Le fait est qu'il existe – comme le remarque Block<sup>7</sup> – deux catégories différentes de théorie représentationnelle des états phénoménaux : les unes d'inspiration « internaliste », comme celles qui entendent rendre compte du contenu de l'expérience consciente en termes de rôles fonctionnels « étroits », les autres d'orientation « externaliste », comme celles qui entendent rendre compte de la conscience phénoménale dans le cadre d'une théorie causale ou informationnelle de la représentation mentale en général. Cependant, à l'inverse, toute approche externaliste de la représentation perceptive ne s'accompagne pas forcément d'une conception représentationnelle de l'expérience considérée dans sa dimension phénoménale. La ligne de partage entre représentationnalisme et phénoménisme au sujet des *qualia* passe aussi à l'intérieur du camp « externaliste ».

On peut, au moins en première approximation, définir l'externalisme, en philosophie de l'esprit, comme la thèse selon laquelle le contenu des états mentaux d'un individu dépend, en totalité ou en partie, des relations que celui-ci entretient avec son environnement<sup>8</sup>. Notons d'emblée que, même sous cette apparence relativement modeste, la thèse ainsi définie va au-delà de ce qu'exige en toute rigueur le rejet du « solipsisme méthodologique », au sens de Putnam et Fodor – ou, en d'autres termes, qu'elle va au-delà de cette forme minimale d'externalisme qui se borne à supposer que l'existence et l'identité des états mentaux dépendent de l'existence objective et de l'identité de certaines entités *quelque part* dans l'univers, mais non pas nécessairement dans l'environnement du

---

7. « Mental Paint and Mental Latex ».

8. Par là, j'entends : avec son environnement *physique* (la thèse qui m'intéresse ici n'est évidemment pas l'« anti-individualisme » au sens de Burge).

sujet. Comme le note encore McGinn<sup>9</sup>, il est *a priori* possible de souscrire à un externalisme « fort », en ce premier sens du terme, s'agissant du contenu de telle ou telle catégorie d'états mentaux – par exemple, pour les croyances relatives aux espèces naturelles –, et de s'en tenir à une variété plus « faible » d'externalisme pour d'autres types de contenus. Quand il rejette l'externalisme « fort » à propos des contenus perceptifs<sup>10</sup>. McGinn a en vue ce qu'il appelle la « théorie causale du contenu perceptif ». Mais on peut penser que sa critique englobe l'ensemble des théories causales ou informationnelles du contenu de l'expérience perceptive – y compris lorsqu'elles comportent, comme c'est le cas chez Dretske, une dimension téléologique.

Une chose, cependant, est de savoir à quelles catégories d'états mentaux est susceptible de s'appliquer la thèse externaliste, autre chose est de savoir si le contenu des états mentaux auxquels elle s'applique est *entièrement* déterminée par les relations du sujet avec l'environnement. Nombreux sont les philosophes qui, dans le but de concilier les intuitions qui paraissent plaider en faveur de l'externalisme avec l'exigence de généralité qui semble aller de pair avec la notion même d'explication du comportement en termes psychologiques, ont cru pouvoir distinguer entre deux formes de contenu – respectivement « étroit » et « large » –, ou encore entre deux composantes – psychologique (ou « interne ») d'une part, vériconditionnelle (ou « externe ») d'autre part – du contenu des états mentaux. Une telle distinction est-elle applicable au cas du contenu de l'expérience perceptive ? Selon Martin Davies<sup>11</sup>, la réponse est négative. La raison en est qu'à la différence des pensées singulières auxquelles elles sont susceptibles de donner lieu, deux expériences suscitées par deux objets numériquement distincts et néanmoins perceptivement indiscernables doivent se voir attribuer le même contenu, dès lors que rien ne les distingue du point de vue du sujet lui-même. En effet, la notion de contenu perceptif est, selon l'expression de McGinn<sup>12</sup> que Davies reprend à son compte, une notion « phénoménologique » qui renvoie à la façon même dont les choses nous *apparaissent* dans la perception. Supposons que, percevant à quelques minutes de

---

9. C. McGinn, *Mental Content*, Oxford, Basil Blackwell, 1989, p. 34 *sq.*

10. *Ibid.*, p. 71.

11. M. Davies, « Perceptual Content and Local Supervenience », *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. LXXXII, 1992, p. 25-27.

12. *Mental Content*, p. 66.

distance deux pommes parfaitement ressemblantes, je forme à chaque fois la croyance « cette pomme est appétissante » sans me douter qu'il s'agit en réalité de deux fruits différents. Suivant un raisonnement désormais familier, il est tentant de dire que mes deux croyances ont des conditions de vérité différentes dans la mesure où, à mon insu, elles ne portent pas sur le même objet, et que, néanmoins, elles ont le même rôle cognitif, puisqu'elles sont provoquées par des stimuli visuels proximaux semblables, donnent lieu aux mêmes inférences et, en fin de compte, entraînent les mêmes conséquences comportementales. En revanche, et puisque les deux pommes, par hypothèse, m'apparaissent exactement de la même façon, il n'y a en principe aucune raison de supposer que les *expériences* correspondantes ont un contenu différent. Celui-ci, par conséquent – et sauf à revenir à l'idée, aujourd'hui largement abandonnée en raison de ses liens avec les théories « indirectes » ou « représentatives » de la perception, d'un « objet immanent » de l'expérience sensorielle – n'inclut ni n'implique l'*objet* dont il constitue le mode de présentation. Il n'y a pas lieu de distinguer, en l'occurrence, entre une composante « référentielle » (et, par là même, « externe ») et une composante purement « interne » du contenu perceptif. Celui-ci, selon Davies, n'en est pas moins « pleinement représentationnel » : il s'agit d'un contenu « sémantiquement évaluable », dont il est possible de formuler les conditions de vérité au moyen d'un énoncé « existentiellement quantifié »<sup>13</sup>.

Cette analyse est loin, il est vrai, de faire l'unanimité. Pour d'autres auteurs, soucieux de faire droit à l'idée d'un contenu commun aux expériences véridiques et aux expériences hallucinatoires, le contenu de l'expérience perceptive doit être conçu, au contraire, sur le modèle du contenu *de re* des expressions et des pensées indexicales, dont le sens (ou du moins une partie du sens) ne détermine pas la référence<sup>14</sup>. Ce n'est pas ici le lieu de comparer ces deux interprétations (superficiellement) rivales du contenu perceptif. On notera seulement qu'il existe des formes plus radicales d'externalisme perceptif, fondées sur l'adoption d'une théorie disjonctive de l'expérience et/ou sur le refus de la distinction qu'établissent la plupart des philosophes, à la suite de Meinong, entre le *contenu* et l'*objet* de l'expérience perceptive.

---

13. M. Davies, *op.cit.*, p. 26.

14. F. Dretske, *op.cit.*, p. 24.

Reste un dernier critère pour décider du degré de radicalité de telle ou telle variété d'externalisme perceptif. Jusqu'ici, je me suis contenté de définir celui-ci comme la thèse selon laquelle le contenu représentationnel de l'expérience était déterminé par certaines relations causales ou informationnelles entre l'organisme et le monde extérieur. Je donnerai le nom d'*externalisme modéré* à la doctrine qui s'en tient délibérément à cette affirmation, sans prétendre pour autant que le caractère subjectif de l'expérience est, lui aussi, entièrement déterminé par ces mêmes relations – et, à la suite de Robert Kirk<sup>15</sup>, j'appellerai *ultra-externalisme* la position des philosophes qui, franchissant ce pas supplémentaire, considèrent qu'en déterminant le contenu des états phénoménaux, les mêmes relations causales ou informationnelles suffisent à fixer l'identité de chacun de ces mêmes états internes – considéré, précisément, en tant qu'expérience subjective. L'*ultra-externalisme* équivaut en ce sens à la conjonction de l'externalisme perceptif *stricto sensu* et d'une conception purement représentationnelle des *qualia*.

Mais dans quelle mesure, précisément, les deux membres de cette conjonction sont-ils réellement compatibles? Un des traits les plus frappants de la discussion qui s'est engagée, voici quelques années, autour de la possibilité d'étendre le principe de l'externalisme en général au cas particulier du contenu perceptif tient au fait qu'aussi bien les adversaires déclarés d'une telle extension (tel Colin McGinn) que certains de ses partisans (je pense notamment à Martin Davies) semblent s'être accordés à penser que le prix à payer pour celle-ci était d'admettre l'existence d'une composante pré-représentationnelle, ou *non intentionnelle*, de l'expérience perceptive – ou, autrement dit, à supposer que l'externalisme perceptif ne pouvait, en tout état de cause, revêtir la forme que d'un externalisme modéré. Avant d'examiner les arguments développés récemment par Fred Dretske à l'encontre de ce présupposé commun, peut-être conviendrait-il de rappeler brièvement les termes du débat sous sa forme initiale.

Afin d'établir la contribution de l'environnement à la détermination du contenu des états perceptifs, il suffit, en principe, au partisan de l'externalisme de concevoir un équivalent plausible des expériences de pensée généralement invoquées en faveur du

---

15. R. Kirk, « The Trouble with Ultra-Externalism », *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. XCIV, 1994.

caractère «large» ou «externe» du contenu des croyances concernant, par exemple, les espèces ou les substances naturelles. La difficulté de l'exercice vient de ce que le principe général des expériences de pensée de ce type consiste à introduire une différence dans l'environnement respectif d'un sujet et de son double (dans une situation contrefactuelle donnée), tout en maintenant par ailleurs constants, non seulement les caractéristiques physiques et le rôle fonctionnel des états mentaux concernés de part et d'autre, mais encore – et, semble-t-il, du même coup – la manière même dont les choses leur apparaissent perceptivement. Or, cette dernière forme de constance ne saurait, à l'évidence, être tenue à présent pour acquise, puisqu'elle constitue désormais tout l'enjeu de la discussion. La tâche qui incombe au partisan de l'externalisme perceptif consiste, dès lors, à imaginer un scénario aux termes duquel deux propriétés différentes (dont l'une est exemplifiée, disons, sur notre planète, et l'autre sur Terre Jumelle) donnent lieu néanmoins aux mêmes stimuli proximaux et conduisent, par conséquent, à l'occurrence, chez les deux jumeaux, d'états internes parfaitement similaires tant du point de vue de leurs propriétés physiques que de celui de leurs conséquences comportementales, puis à faire valoir qu'en vertu, simplement, de la différence introduite entre leurs stimuli distaux, ces états perceptifs n'en ont pas moins eux-mêmes un contenu différent. On imaginera par exemple, avec T. Burge<sup>16</sup>, que des stimuli rétinien et des états cérébraux du même type que ceux que suscitent normalement chez Oscar certaines ombres – et, plus occasionnellement, de simples fissures – sur un mur sont systématiquement suscités chez le double terre-jumellien d'Oscar par des fissures ou des craquelures (supposons par exemple qu'il n'y a jamais d'ombres sur Terre Jumelle). Ou bien encore on supposera, avec le partisan de l'externalisme perceptif mis en scène par McGinn dans *Mental Content* que les états internes que suscitent chez Percy la perception d'objets de forme circulaire sont, en raison d'une distorsion des rayons lumineux due à l'atmosphère particulière de Terre Jumelle, exactement du même type que ceux que suscitent chez son *Doppelgänger* les objets de forme carrée, et inversement. Le partisan de l'externalisme perceptif – ou, dans la terminologie de McGinn, de la thèse de l'«externalisme fort» étendue au contenu de l'expérience

---

16. T. Burge, «Individualism and Psychology», *Philosophical Review*, vol. 95, 1986.



perceptive – soutiendra que, dans de telles conditions, et en dépit de la parfaite similitude de leurs caractéristiques internes, les expériences respectives des deux « jumeaux » ont un contenu radicalement différent : le sosie de Percy voit les objets circulaires de son environnement immédiat *comme carrés*, et réciproquement.

Dans *Mental Content*, McGinn soulève plusieurs objections à l'encontre de cette hypothèse. Je me bornerai ici à en mentionner les deux principales. La première part du constat que les « états internes » sont individués à la fois en termes de leurs stimuli proximaux, de leurs propriétés neurophysiologiques et de leurs effets comportementaux. Elle consiste à observer que l'externalisme entraîne un divorce inacceptable entre expérience et comportement<sup>17</sup>.

Supposons que Percy et son double se trouvent simultanément dans la situation d'avoir à manipuler, le premier un objet carré, le second un objet de forme ronde. Leurs stimuli visuels, ainsi que les caractéristiques physiques, le rôle fonctionnel et donc, finalement, les conséquences comportementales de leurs états internes respectifs – contractions musculaires et mouvement des doigts compris – étant, par hypothèse, similaires, Percy déplacera sa main dans l'espace de façon adéquate, mais sa réplique accomplira un geste approprié à la manipulation d'un objet de forme carrée alors même que cet objet lui paraît... circulaire. D'un point de vue purement pratique, le comportement de Percy 2 deviendrait totalement incohérent, le sujet percevant étant, chez lui, totalement déconnecté du sujet de l'action. Qui plus est, d'un point de vue téléologique, on voit mal quelle *fonction* l'on pourrait attribuer aux états provoqués, au sein du système nerveux des habitants de Terre Jumelle, par la perception de formes carrées ou rondes. Comme l'écrit McGinn, l'externalisme introduit une « fracture » au point de rencontre entre expérience et comportement – ou encore entre étiologie et comportement. Du même coup, il rend le comportement lui-même totalement incompréhensible. Supposons que, débarquant à notre tour sur Terre-Jumelle, nous observions Percy 2 dessinant avec son index une forme plus ou moins rectilinéaire. Ne nous semblerait-il pas plausible de supposer que son comportement s'explique par la perception d'un objet qui, quelle que soit sa forme réelle, lui *paraît* carré ? En cas d'inadéquation entre la cause distale et les retombées comportementales d'un état perceptif, et au moment de décider

---

17. *Mental Content*, p. 64 sq.

du contenu de l'état en question, le partisan de l'externalisme nous demande d'accorder la priorité aux causes distales. Mais, en l'occurrence, ne convient-il pas de privilégier au contraire les conséquences comportementales ?

La deuxième objection de McGinn<sup>18</sup> concerne le risque de circularité qui guette toute théorie de l'expérience perceptive qui prétend rendre compte du *contenu* de cette dernière à partir d'une certaine relation causale avec l'environnement. Car comment allons-nous discerner, en la circonstance, la relation causale *pertinente* ? De toute évidence, celle-ci ne peut être que la relation perceptive elle-même. Mais comment identifier celle-ci, à son tour, sinon en spécifiant chacun de ses termes ? Le problème est qu'affirmer d'un état E qu'il est la perception de quelque chose comme étant un F, c'est déjà supposer qu'il a le contenu F. Face à cette objection (qui n'est évidemment pas sans rappeler une objection classique contre les théories dispositionnelles des qualités secondes)<sup>19</sup>, la seule voie qui reste ouverte au tenant de l'externalisme consiste à évoquer la possibilité d'identifier l'expérience perceptive au moyen de ses caractéristiques intrinsèques – ou, pour parler comme Peacocke, de ses propriétés « sensationnelles ». Mais, selon McGinn, une telle manœuvre serait *a priori* douteuse, tant paraît obscure l'idée d'un aspect non intentionnel (ou « pré-représentationnel ») de l'expérience perceptive – l'idée selon laquelle il conviendrait de reconnaître l'existence de certains traits de l'expérience à la fois dépourvus, par eux-mêmes, de toute fonction représentationnelle et néanmoins aptes, en quelque sorte, à véhiculer un contenu déterminé<sup>20</sup>.

## Contenu perceptif et survenance locale

Dans un article consacré en grande partie à la discussion des arguments de McGinn, Martin Davies ne répond pas directement à cette seconde objection<sup>21</sup>. Néanmoins, il n'en aboutit pas moins, lui aussi, à la conclusion que l'externalisme est, d'une certaine manière, condamné à postuler l'existence d'une dimension purement

---

18. *Ibid.*, p. 71-72.

19. Sur ce point, cf. F. Clementz, *op. cit.*

20. *Mental Content*, p. 73-74.

21. M. Davies, *op. cit.*

« sensationnelle » des états phénoménaux. Davies, dans cet article, se propose essentiellement de répondre à la première (et principale) objection de McGinn, concernant le hiatus que l'externalisme introduirait entre contenu perceptif et dispositions comportementales. Pour échapper à cette objection, on pourrait être tenté de croire qu'il suffit au partisan de l'externalisme de faire valoir la possibilité de caractériser les dispositions comportementales des sujets en termes « larges » – c'est-à-dire par référence aux objets, et aux propriétés des objets physiques, vers lesquels sont dirigés, dans leur environnement respectif, les gestes et les actions des sujets percevant. L'ennui est que l'on se condamne à introduire, cette fois, un décalage entre la nature des gestes accomplis (ou susceptibles d'être accomplis) et les processus physiques – les contractions musculaires, par exemple – qui sont pourtant nécessaires à leur exécution. Le défi auquel se trouve désormais confronté l'avocat de l'externalisme, et que Davies entreprend de relever avec une incontestable ingéniosité, consiste à imaginer un scénario de type « putnamien » – une version particulière de l'histoire de Percy et de son double – dans lequel il est possible de rétablir l'harmonie entre dispositions comportementales (décrites en termes « larges ») et mouvements physiques<sup>22</sup>. Cependant, je ne m'intéresserai pas ici à cet aspect de la discussion, qui n'a pas d'incidence directe sur mon propos, mais plutôt à la dernière partie de l'article de Davies, qui a trait au problème de la survenance du contenu perceptif sur les états internes du sujet<sup>23</sup>.

Ainsi que le remarque Davies, la thèse externaliste semble d'abord incompatible avec la conjonction des deux propositions suivantes, dont chacune, pourtant, paraît intrinsèquement plausible :

1. le caractère subjectif (ou « phénoménal ») d'une expérience perceptive survient sur l'état et les caractéristiques internes du sujet,
2. le contenu de l'expérience perceptive a trait à la façon dont les choses apparaissent au sujet, et donc il survient sur la qualité subjective (« phénoménale ») de cette même expérience.

Le partisan de l'externalisme lui-même ne peut pas, selon Davies, refuser de souscrire à la proposition (1), tant il paraît difficile de

---

22. *Ibid.*, p. 37-39.

23. *Ibid.*, p. 40-44.

renoncer à l'intuition que la qualité subjective de l'expérience est indépendante de la nature tant de ses causes distales que de ses conséquences comportementales ou de l'histoire évolutionnaire du sujet. Mais il ne peut pas non plus rejeter la proposition (2), sous peine de renoncer à l'idée que la notion de contenu perceptif – comme l'écrit McGinn<sup>24</sup>, que Davies, on l'a vu, approuve sur ce point – est une notion « phénoménologique », qui renvoie à la façon dont les choses « apparaissent » au sujet percevant. Le problème, bien entendu, est que, par simple transitivité, la conjonction de (1) et de (2), entraîne :

3. le contenu perceptif survient sur les caractéristiques internes du sujet percevant, qui correspond à la négation même de l'externalisme.

Comment le partisan de l'externalisme perceptif peut-il échapper à cette contradiction ? Celle-ci, selon Davies, disparaît à partir du moment où l'on s'avise qu'il n'y a pas lieu de raisonner, en l'occurrence, par transitivité. De (2) à (3), *via* (1), la conséquence n'est pas bonne, puisque l'on a affaire en (2) et en (3) à deux formes de « survenance » différentes. En effet, ce qui justifie la proposition (2) est simplement le principe – sur lequel s'appuyait déjà Davies, comme nous l'avons vu, pour nier que le contenu de l'expérience perceptive « implique » son objet à la façon d'un contenu *de re* – qui veut que, pour un individu donné, deux expériences ont nécessairement le même contenu à partir du moment où elles sont subjectivement indiscernables. Toute différence de contenu implique, en l'occurrence, une différence dans les propriétés phénoménologiques de l'expérience. Mais tout ce qui est requis de ce point de vue est une relation de survenance faible valant « pour un même individu, dans un même monde » (XXWW, dans la notation de McFertridge<sup>25</sup>). Or, il n'y a aucune commune mesure entre cette forme particulièrement limitée de dépendance systématique et la relation incomparablement plus forte de survenance qui fait l'objet du débat entre partisans et adversaires de l'externalisme en général. Notons que la proposition (2) resterait compatible avec le principe de l'externalisme perceptif même si l'on devait admettre qu'elle recouvre elle-même

---

24. *Mental Content*, p. 63.

25. I. McFertridge, « Supervenience, Realism and Necessity », in *Logical necessity and other essays*, Londres, The Aristotelian Society, 1990.

une relation de survenance forte, du type « pour un même individu, d'un monde à l'autre » (XXWW'). En effet, les scénarios externalistes les plus convaincants sont ceux qui, faisant intervenir des considérations évolutionnistes, supposent que les jumeaux physiques concernés ont, d'un point de vue phylogénétique, une « histoire » différente qui nous interdit de supposer, en dépit de leur parfaite similitude matérielle, qu'il s'agit véritablement du même individu considéré seulement tout à tour dans le monde réel et dans une situation contrefactuelle. On notera que la proposition (2) resterait encore compatible avec l'externalisme, même dans l'hypothèse où les partisans de celui-ci parviendraient à imaginer des exemples montrant que deux individus distincts, mais habitant le même monde, peuvent avoir des expériences phénoménologiquement indiscernables et néanmoins de contenu différent. De tels exemples, pour être plausibles, devront une fois de plus attribuer aux deux jumeaux microphysiques une « histoire » différente, en vertu de laquelle ils ne sauraient appartenir tout à fait à la même espèce. Or, le type de survenance que devrait affirmer (3) pour impliquer un véritable rejet de l'externalisme est un type de survenance plus « fort » encore, qui veut que le contenu perceptif dépende des caractéristiques internes des sujets, y compris lorsque ceux-ci (qu'ils habitent ou non le même monde) appartiennent à deux espèces distinctes. Ce que montre le raisonnement qui précède, c'est que, quelle que soit par ailleurs la « force » modale de la notion de survenance requise par (1), la conjonction de (1) et (2) ne saurait impliquer (3) ainsi compris, puisque la relation de survenance requise par (2) est, dans le pire des cas, du type « d'un individu (et/ou d'un monde) à l'autre, au sein de la même espèce ». Du même coup, rien n'empêche d'admettre conjointement (1) et (2), et de rejeter (3) comme le demande le partisan de l'externalisme perceptif.

Ceci, toutefois, ne résout pas complètement la difficulté, car il semble bien, en revanche, que le rejet de (3) auquel conduit l'externalisme entre directement en conflit avec (1). On se souvient, en effet, que ce qui justifie (1) est l'intuition qui veut que la qualité subjective des états perceptifs soit totalement indépendante, non seulement de leurs causes distales et de leur conséquences du point de vue du comportement, mais encore des processus qui, au cours de l'évolution, ont abouti à leur sélection. Comment, dans ces conditions, (1) peut-il être compatible avec le principe même de l'externalisme, selon lequel deux jumeaux peuvent avoir des expériences

de contenu différent en dépit de constitutions physiques identiques, dès lors qu'ils appartiennent à des espèces ayant évolué de façon dissemblable pour s'adapter à un environnement lui-même différent ? La solution, si l'on en croit Davies, consiste à admettre que deux expériences subjectivement indiscernables peuvent avoir, le cas échéant, un contenu différent, et donc à dissocier le contenu d'une expérience et sa qualité subjective – en recourant, par exemple, à la distinction introduite par Peacocke entre propriétés « représentationnelles » et propriétés « sensationnelles » de l'expérience perceptive. Autrement dit, la conclusion de Davies est que le tenant de l'externalisme perceptif ne peut éviter d'adopter une conception non représentationnelle des *qualia*.

L'ennui, me semble-t-il, est que cette conclusion ne s'accorde guère avec le principal argument avancé par Davies lui-même en faveur de la proposition (2). En faveur de l'idée que le contenu représentationnel de l'expérience dépend de sa qualité subjective, Davies fait à juste titre valoir que la notion de contenu correspond à la façon dont les choses apparaissent au sujet percevant. Or, si l'on prend cette idée au sérieux, la dimension phénoménale de l'expérience doit être tenue pour *constitutive* de son contenu. On voit mal, dans ce cas, comment deux expériences perspectives pourraient être de contenu différent tout en conservant la même qualité phénoménale intrinsèque – et ce, non seulement d'un moment à l'autre dans la vie d'un même individu, ou d'un individu à l'autre au sein d'une même espèce, mais encore (contrairement à ce que prétend Davies) de Percy 1 à Percy 2, que leur histoire évolutionnaire respective devrait conduire à ranger dans deux espèces différentes. À bien y réfléchir, la raison invoquée par Davies en faveur de la proposition (2) devrait même nous amener à douter que la relation de survenance concernée soit la relation de survenance « faible » envisagée en l'occurrence par Davies ; elle suggère plutôt qu'il s'agit d'une relation de survenance particulièrement forte. Mais alors, si (2) implique une forme de survenance « forte » au même titre que (1), il est clair que leur conjonction entraîne (3) sous une forme également forte, qui est évidemment en contradiction absolue avec l'externalisme.

De prime abord, il semblerait que Davies soit en mesure d'échapper à cette objection en distinguant, soit au sein de la notion de qualité subjective, soit au contraire à l'intérieur de la notion de contenu représentationnel de l'expérience perceptive, deux constituants différents – l'un survenant « faiblement », et l'autre « fortement », sur

les caractéristiques internes du sujet (ou, ce qui revient au même, le premier survenant faiblement sur le second). Deux solutions s'offrent de ce point de vue au défenseur d'un externalisme perceptif « modéré ». Tout d'abord, celui-ci pourrait tenter de faire valoir que l'idée de qualité phénoménale recouvre en réalité deux catégories passablement différentes d'aspects qualitatifs de l'expérience, les uns de nature purement sensationnelle, les autres liés plus directement à la façon dont les choses et leurs propriétés nous apparaissent. Autrement dit, il pourrait invoquer la distinction récemment introduite par Ned Block entre l'« encre » et le « style » des représentations sensorielles<sup>26</sup>. Toutefois, cette première forme de solution ne paraît qu'à moitié satisfaisante, dans la mesure où, en conservant l'idée d'une qualité intrinsèque de l'expérience, elle risque de se heurter à l'objection classique de la « transparence » des *qualia* (selon l'expression de Moore), qui veut qu'il nous soit virtuellement impossible de décrire l'« effet que cela fait » de percevoir quelque chose de rouge autrement qu'en nous référant à tel ou tel *objet* rouge. Mais surtout elle paraît difficilement faire l'affaire de Davies, puisqu'en réduisant cette même qualité intrinsèque de l'expérience à un simple « accompagnement » du contenu perceptif, sans lien particulier avec ce dernier, elle ne permet plus très bien de comprendre pourquoi celui-ci devrait survenir, ne serait-ce que « faiblement », sur celle-là.

Le second type de solution consiste à séparer le contenu représentationnel de l'expérience lui-même en deux composantes distinctes. Une telle stratégie n'est pas, à mon sens, dépourvue de plausibilité – à condition, toutefois, d'admettre que la notion de contenu perceptif ne se limite pas aux seules propriétés que l'objet perçu est représenté comme possédant. En effet, si l'on est prêt à reconnaître que celles-ci, à leur tour, nous apparaissent toujours sous un certain « mode de présentation », c'est-à-dire d'une certaine « façon » susceptible de varier en fonction de la modalité sensorielle affectée, ou encore des particularités du système perceptif propre à l'espèce à laquelle appartient le sujet de l'expérience, il devient possible de distinguer entre le contenu sémantique de l'expérience et une autre composante du contenu perceptif (pris au sens large de la « façon » dont l'objet perçu apparaît au sujet percevant) qui peut à la fois remplir le rôle dévolu aux *qualia* et conserver néanmoins une fonction représentationnelle. Telle est en gros l'hypothèse que

---

26. « Mental Paint and Mental Latex ».

j'ai défendue ailleurs sous le nom de théorie « quasi-intentionnelle » des *qualia*<sup>27</sup>. Mais il ne semble pas que cette voie, en revanche, soit ouverte à Davies, dès lors que celui-ci, à l'instar d'une majorité de philosophes, opère au contraire une assimilation complète entre contenu représentationnel, contenu sémantique et contenu phénoménal. Du même coup, il me semble que Davies ne serait en mesure de donner corps à la solution envisagée ici qu'en opposant les propriétés (objectivement) perçues par l'organisme – les propriétés que l'état perceptif considéré a normalement pour fonction d'indiquer – et ces mêmes propriétés « en tant qu'elles apparaissent » au sujet percevant. Or, pareille hypothèse aurait pour conséquence de réintroduire une forme de théorie représentative de la perception et paraît, de ce fait, difficilement compatible avec une approche « naturaliste » visant à rendre compte du contenu de l'expérience en termes causaux ou informationnels.

Dans ces conditions, il semble que la seule façon dont Davies puisse préserver la cohérence de la thèse externaliste soit de renoncer finalement à (1) – pris dans le sens d'une relation de survenance « forte » – et donc de reconnaître que la qualité subjective de l'expérience est, au même titre que son contenu représentationnel, susceptible de dépendre de l'environnement. Ainsi disparaîtrait toute espèce de décalage entre la qualité subjective et le contenu intentionnel de l'expérience : la solution proposée revient à adopter une théorie représentationnelle des *qualia* et, avec elle, une conception « ultra-externaliste » de l'expérience perceptive.

Davies, tout en concédant à McGinn que l'hypothèse d'une composante non représentationnelle (et néanmoins constitutive) de l'expérience n'est pas, en elle-même, exempte de difficultés, considère néanmoins que celles-ci représentent le prix à payer pour sauver la doctrine de l'externalisme perceptif, tant lui paraît manquer de plausibilité l'idée qu'il serait possible de nier le caractère localement survenant des aspects qualitatifs ou phénoménaux des états sensoriels<sup>28</sup>. On notera cependant qu'il ne tente à aucun moment de justifier cette conviction, à l'appui de laquelle il se contente d'invoquer l'« intuition » selon laquelle ni les causes distales, ni le rôle fonctionnel, ni même la fonction biologique des états perceptifs ne sont à même d'en déterminer la dimension qualitative.

---

27. F. Clementz, *op. cit.*

28. M. Davies, *op. cit.*, p. 44.



## L'externalisme radical de Dretske

Dans le chapitre qu'il a consacré à cette question dans *Naturalizing the mind*<sup>29</sup>, Fred Dretske s'est interrogé, quant à lui, sur les motifs de la résistance opposée ainsi à l'idée d'une conception externaliste de l'expérience par de nombreux philosophes qui ne manifestent pourtant aucune réticence, par ailleurs, vis-à-vis de l'externalisme en ce qui concerne les attitudes propositionnelles. Selon lui, les raisons qui sous-tendent l'« intuition internaliste » suivant laquelle la nature des expériences d'un individu – considérées, précisément, en tant qu'expériences – survient sur la constitution physique de cet individu plutôt que sur ses propriétés relationnelles, sont principalement au nombre de deux. La première est due à la difficulté que continueraient à éprouver certains philosophes matérialistes à se défaire entièrement de l'idée que l'esprit, dans l'expérience perceptive, a directement affaire à certains objets « internes », et seulement de façon indirecte aux objets physiques eux-mêmes ou à leurs propriétés. On comprend aisément comment la persistance de cette conception « représentative » de la perception (ou, si l'on préfère, de la dichotomie acte/objet appliquée à l'expérience sensorielle) peut conduire au rejet de l'externalisme, puisqu'elle implique que des expériences différentes ont nécessairement un objet (interne) différent – ce qui signifie, d'un point de vue matérialiste, que les individus concernés ne peuvent se trouver dans le même état physique, dès lors qu'il y a en eux (*i.e.* dans leur cerveau) « quelque chose de différent ». Et donc, inversement, deux jumeaux physiques ne sauraient avoir des expériences perceptives différentes. La seconde raison tient à la conviction que les aspects qualitatifs de l'expérience (les *qualia*) doivent être accessibles à la conscience. Car cette conviction semble exclure, à première vue, que la qualité des états perceptifs d'un individu puisse varier, en quelque sorte à l'insu de celui-ci, du seul fait que telle ou telle différence a été introduite sans son environnement.

S'il rejette bien évidemment toute forme de théorie « indirecte » de la perception, Dretske ne conteste aucunement la validité du postulat de l'accessibilité à la conscience – dont il fait au contraire un élément essentiel de la définition des *qualia*. Toute l'originalité de sa démarche consiste à retourner ce postulat en faveur de ce que

---

29. *Op. cit.*, chap. 5 : « Externalism and Supervenience. »

j'ai appelé, à la suite de R. Kirk, l'«ultra-externalisme». Dretske commence par tenir pour acquis le bien-fondé de la thèse externaliste pour ce qui est des croyances et autres états doxastiques. Son argument consiste à montrer qu'une fois posé que le contenu conceptuel des pensées d'un individu dépend des relations entre celui-ci et son environnement, on doit admettre qu'il en va de même du contenu de ses expériences perceptives. Bien entendu, cette affirmation paraîtra triviale à tous les philosophes qui considèrent que le contenu perceptif est lui-même d'ordre conceptuel, la perception n'étant qu'une forme de jugement (ou de disposition au jugement). Mais Drestke, on le sait, rejette (avec raison) cette hypothèse et fait même partie des auteurs qui auront le plus contribué, ces deux dernières décennies, à faire reconnaître le caractère au contraire essentiellement non conceptuel de la perception (au moins dans les cas les plus simples). Le but initial de Dretske était de rendre compte du contenu des représentations mentales en termes d'information. De la distinction que l'auteur de *Knowledge and the Flow of Information* opère entre représentations conceptuelles et représentations perceptives (et donc aussi entre «perception simple» et «perception épistémique»: entre voir l'objet *a* et voir *que a est F*), on a longtemps essentiellement retenu qu'elle avait trait à la façon dont les différents types d'états mentaux concernés «encodaient» l'information dont ils sont porteurs. Mais, à partir du moment où la théorie informationnelle de Dretske a commencé à incorporer des éléments téléologiques, la différence en est venue à concerner tout autant la fonction de ces états mentaux. Il convient de garder ici en mémoire quelques distinctions essentielles. La première, destinée à rendre compte de la possibilité de l'erreur (ou de la «méprise représentationnelle») est la distinction qu'établit Dretske entre le fait, pour un état ou un système, de véhiculer une certaine information, ou d'avoir la capacité d'indiquer la propriété *F*, et le fait d'avoir pour *fonction* d'indiquer cette même propriété. La seconde distinction se rapporte à la façon dont un état ou un système peut avoir pour fonction d'indiquer telle ou telle propriété. Commenant par opposer représentations *naturelles* et représentations *conventionnelles* (les secondes recevant leur fonction d'indication des concepteurs ou des utilisateurs du système considéré), Dretske distingue, parmi les représentations naturelles, entre les états qui tirent leur fonction d'indication du système auxquels ils appartiennent et ceux qui tiennent au contraire leur fonction représentationnelle du type

d'état dont ils constituent un exemplaire (*token*). Aux fonctions représentationnelles *systemiques* s'opposent ainsi les fonctions d'indication *acquises*. Les premières (fonctions) correspondent aux représentations *perceptives*, les secondes (fonctions) aux représentations *conceptuelles*.

Ces distinctions étant posées, la démonstration de Dretske s'appuie pour l'essentiel sur deux thèses que je ne puis qu'évoquer ici brièvement. L'une a trait à la nature des *qualia*, que Dretske définit en termes représentationnels, en les assimilant d'emblée aux propriétés que les objets (physiques) sont représentés comme possédant : les propriétés phénoménales de l'expérience, qui recouvrent simplement la façon dont les objets nous apparaissent, se trouvent identifiées avec les propriétés phénoménales de ces objets eux-mêmes, c'est-à-dire avec les propriétés des objets telles qu'elles nous apparaissent. La seconde thèse concerne la notion de conscience introspective, dont toute l'importance tient au fait que, quelque difficulté qu'éprouvent par ailleurs les philosophes à s'entendre sur la définition même du mot « *quale* », la plupart d'entre eux s'accordent à penser qu'un des traits définitoires des *qualia* est précisément leur accessibilité à la conscience ou à l'introspection. S'il rejette la distinction opérée par David Rosenthal<sup>30</sup> entre « conscience de la créature » et « conscience d'état », en faisant valoir que la conscience ne peut être conçue comme une propriété intrinsèque des états mentaux, Dretske n'en admet pas moins qu'un état mental intentionnel – un état sensoriel, par exemple – peut être qualifié de conscient, en un premier sens du terme, pour autant que, par son truchement, le système ou l'organisme auquel il appartient prend connaissance (et donc, d'une certaine manière, devient « conscient ») de l'objet, des propriétés ou de l'état de choses dont il constitue la représentation. Mais cette forme élémentaire de conscience ou d'appréhension (*awareness*) ne doit pas être confondue avec le fait, pour le même système, d'avoir conscience *de* l'état mental en question *en tant que* représentation d'un objet ou d'une propriété déterminée. Afin d'échapper à la tentation de concevoir la connaissance introspective comme une sorte de « regard intérieur » ou de sens interne, Dretske propose de voir dans cette seconde forme de conscience un cas particulier de « perception déplacée ». De même que je « vois » que j'ai pris du poids en voyant (sans guillemets) la position de l'aiguille

---

30. D. Rosenthal, *The Nature of Mind*, Oxford, Oxford University Press, 1991.

sur le cadran de ma balance – ou, autrement dit, de même que j’ai la représentation (conceptuelle) du fait *que k est F* en ayant une représentation sensorielle, non de *k* lui-même, mais de *h*, et en me fondant sur la croyance qu’il existe une relation nomologique entre le fait que *h est G* et le fait que *k est F* –, de même je prends conscience de mon expérience du bleu en percevant tout simplement un objet de cette couleur et en tablant sur l’existence d’un lien entre la présence d’un tel objet dans mon champ visuel et la survenue de mon expérience elle-même<sup>31</sup>. Dans cette perspective, dire que les *qualia* sont accessibles à la conscience ne veut pas dire que nous sommes en mesure d’appréhender directement, par une sorte d’*inspectio mentis*, les qualités phénoménales de notre expérience du bleu, de l’odeur du café ou du goût des fraises de la même façon que nous appréhendons les propriétés dont notre expérience constitue la représentation : la conscience introspective recouvre un processus « beaucoup plus indirect », qui suppose que l’on possède les concepts requis pour penser que quelque chose possède (ou apparaît comme possédant) tel ou tel ensemble de propriétés.

Pour schématiser qu’elles soient, ces brèves indications devraient suffire à indiquer de quelle façon Dretske entreprend de montrer que tout philosophe convaincu de la vérité de l’externalisme conceptuel devrait accepter le principe de son extension aux représentations perceptives. Supposons qu’une certaine substance – le *flam*, que l’on trouve uniquement sur Terre Jumelle, suscite les mêmes stimuli proximaux et les mêmes processus cérébraux (et donc qu’en ce sens neutre, elle revête la même « apparence ») qu’une autre substance – le *flim* – présente uniquement sur la Terre. Et supposons, pour simplifier, que le double de Fred soit transplanté sur notre planète et qu’à l’instar de Fred lui-même, il se trouve mis en présence d’un échantillon de *flim*. Si l’on souscrit à la doctrine externaliste pour ce qui est des concepts d’espèce naturelle, on devra supposer que Fred-bis ne pensera pas, comme Fred, avoir affaire à du *flim* : il croira voir du *flam*. Certes, compte tenu de l’autonomie des représentations perceptives vis-à-vis des représentations conceptuelles, cela ne prouve pas, en soi, que le *flim* apparaît perceptivement à Fred-bis autrement qu’il n’apparaît à Fred. Autrement dit, toute différence dans l’apparence doxastique des choses n’entraîne pas automatiquement une différence dans leur apparence

---

31. F. Dretske, *op. cit.*, p. 41-42.

phénoménale. Mais, puisqu'il est de l'essence des *qualia* d'être accessibles à l'introspection, et puisque, d'autre part, celle-ci s'appuie sur la représentation *conceptuelle* des propriétés que les choses apparaissent (phénoménalement) comme possédant, comment Fred et son jumeau, compte tenu de leurs antécédents et de leur histoire évolutionnaire respective, pourraient-ils ne pas appréhender, l'un comme étant l'expérience d'un échantillon de *flim*, l'autre comme étant l'expérience d'un échantillon de *flam*, la façon dont leur apparaît phénoménalement le même morceau de *flim*? Et comment, par conséquent, ne pas reconnaître qu'à partir du moment où nos croyances dépendent de l'environnement, il en va forcément de même pour nos expériences perceptives, tant du point de vue de leur contenu que du point de vue de leur qualité subjective? Bien entendu, rien n'oblige à supposer que les ressemblances ou les différences entre *qualia* sont forcément accessibles à la conscience. Mais, demande Dretske, si nous devons admettre que les *qualia* échappent, ne serait-ce qu'en partie, à la connaissance introspective, pourquoi continuer à penser que Fred et son double ont les même *qualia*?

Ainsi, la thèse de Dretske est qu'un philosophe persuadé de la vérité de l'externalisme en ce qui concerne le contenu des pensées n'a d'autre choix que de souscrire au principe d'une « théorie externaliste de l'expérience » : l'externalisme « conceptuel » implique l'externalisme « phénoménal ». Cet argument repose sur un certain nombre de prémisses dont il m'est naturellement impossible d'entreprendre la discussion dans le cadre du présent article. Je pense en particulier à la théorie de la connaissance introspective qu'il met à contribution et qui demanderait, à l'évidence, un examen séparé. Toutefois, il est un présupposé du raisonnement de Dretske dont l'importance mérite, me semble-t-il, d'être soulignée. Le dernier chapitre de *Naturalizing the mind* présente l'incontestable intérêt de proposer un argument en faveur de l'externalisme perceptif qui, d'une part, revient à dériver celui-ci de l'externalisme conceptuel et, d'autre part, aboutit à faire dépendre des relations entre le sujet et l'environnement, non seulement le *contenu*, mais encore la *qualité* même de l'expérience. À y regarder de plus près, l'originalité de la démarche de Drestke ne consiste pas simplement à tenter de montrer, d'un même geste, que le contenu des états perceptifs n'est pas moins tributaire de l'environnement que celui des attitudes propositionnelles et que cette relation de dépendance vaut également pour les

caractéristiques phénoménales de l'expérience perceptive considérée en tant que telle. Elle tient d'autre part au fait que la stratégie adoptée par le philosophe américain revient à justifier une théorie externaliste du contenu perceptif – une fois admise la vérité de l'externalisme « conceptuel » – en établissant tout d'abord la nécessité d'une théorie externaliste de la dimension phénoménale de l'expérience elle-même. Plus précisément, la démonstration revient à transférer au contenu représentationnel de l'expérience perceptive le réquisit d'accessibilité à la conscience que chacun, ou presque, s'accorde à imposer aux *qualia*, puis à exploiter les ressources de la théorie dretskenne de l'introspection comme « perception déplacée », afin d'étendre au *quale* et, en second lieu, au contenu même de l'expérience le caractère de dépendance vis-à-vis de l'environnement initialement reconnu aux concepts dont la connaissance introspective requiert la possession. La démarche est assurément ingénieuse, mais dans quelle mesure atteint-elle son objectif? Dretske lui-même présente son argument comme

un plaidoyer en faveur de l'externalisme < perceptif > - et, par conséquent, en faveur d'une théorie représentationnelle de l'expérience<sup>32</sup>.

Mais il est douteux que la seconde partie de cette affirmation puisse être prise à la lettre, tant il est clair que la théorie représentationnelle des *qualia* (TRQ) est au contraire *présupposée* à chacune des étapes d'un raisonnement qui ne saurait, par conséquent, prétendre l'établir, sous peine de circularité. En premier lieu, en effet, c'est la TRQ qui, dans la mesure où elle conduit à identifier les propriétés phénoménales de l'expérience avec les propriétés phénoménales des *objets* dont cette expérience constitue la représentation, permet d'attribuer d'emblée au contenu intentionnel le caractère d'accessibilité à la conscience habituellement reconnu aux *qualia*. En second lieu, c'est sur cette même théorie que repose la possibilité de rendre compte de la notion de connaissance introspective des *qualia* eux-mêmes en termes de représentation conceptuelle des propriétés (physiques) représentées *non* conceptuellement dans l'expérience. Et c'est donc encore elle, pour finir, qui permet à Dretske de soutenir qu'à partir du moment où il n'est accessible à la conscience que par le biais d'une représentation conceptuelle

---

32. *Ibid.*, p. 127.

des propriétés concernées – dont l'externalisme conceptuel soutient qu'elle est déterminée par certaines relations externes –, le contenu de l'expérience perceptive dépend, lui aussi, de l'environnement. Ainsi compris, l'argument repose de bout en bout sur la théorie représentationnelle de l'expérience et des *qualia* mise en place au chapitre III de *Naturalizing the Mind*.

On dira que ce constat ne constitue pas, en soi, une objection. Et sans doute, en effet, Dretske est-il parfaitement en droit de faire valoir que la TRQ possède, à ses yeux, suffisamment de mérites en elle-même pour qu'il soit fondé à l'utiliser comme prémisse d'un argument en faveur de l'externalisme perceptif. Je ne suis pas sûr, cependant, que cette reformulation de l'argument suffise à lui faire perdre son apparence de circularité. En effet, la TRQ, telle qu'elle a été formulée par Dretske au chapitre III, se présente d'emblée comme une théorie informationnelle et téléologique – donc comme une théorie externaliste – de la représentation sensorielle et ne saurait, sans pétition de principe, servir à établir la validité d'un externalisme perceptif avec lequel elle tend à se confondre en raison même de l'identification qu'elle opère, par ailleurs, entre propriétés phénoménales et propriétés représentationnelles de l'expérience. Quoi qu'il en soit, la stratégie de Dretske a bel et bien pour effet de faire dépendre la validité de l'externalisme perceptif de celle de la théorie représentationnelle des *qualia*. Son originalité, en ce sens, fait peut-être aussi sa faiblesse. Car, quels que soient par ailleurs ses mérites éventuels, la TRQ, considérée en elle-même, se heurte, me semble-t-il, à toute une série d'objections probablement dirimantes. Contrairement à ce qu'affirme Dretske<sup>33</sup>, il est douteux, en particulier, qu'elle soit à même de rendre compte en termes satisfaisants d'un certain nombre de difficultés liées à l'hypothèse d'une inversion complète du spectre des couleurs ou à la perception d'un même sensible commun par le moyen de modalités sensorielles différentes. Si ce diagnostic (que je ne puis, bien évidemment, entreprendre de développer ici) est correct, la conclusion qui s'impose est que, pas plus que la théorie «phénoméniste» défendue (notamment) par Davies, la théorie «représentationnelle» de Dretske n'est pas en mesure d'apporter une réponse adéquate au problème soulevé dans cet article. Ma conviction est que ce problème, qui a trait à la formulation d'un externalisme perceptif véritablement cohérent, ne

---

33. *Ibid.*, p. 65-95.

pourra être résolu qu'au prix d'une analyse plus poussée de la notion de contenu perceptif, et notamment des relations entre contenu représentationnel et contenu phénoménal.

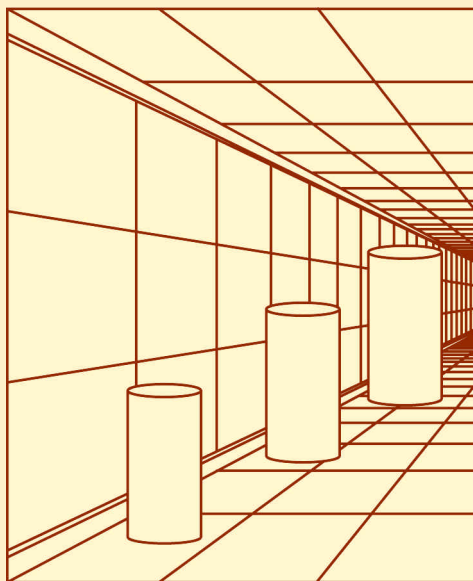
François CLEMENTZ

*Université de Provence, Aix-Marseille 1*



Cahiers de Philosophie  
de l'Université de Caen

# Philosophie analytique



1997-1998 N° 31-32

Presses Universitaires de Caen